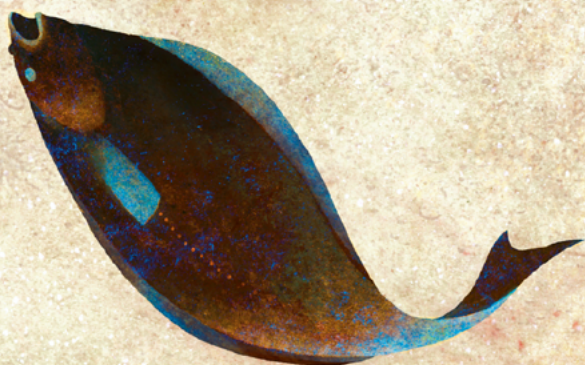


UN POISSON SUR LA LUNE

ROMAN

DAVID VANN



Gallmeister 

DU MÊME AUTEUR

L'Obscure Clarté de l'air, Gallmeister, 2017; totem n°121

Aquarium, Gallmeister, 2016; totem n°100

Goat Mountain, Gallmeister, 2014; totem n°88

Dernier jour sur terre, totem n°44

Impurs, Gallmeister, 2013; totem n°68

Désolations, Gallmeister, 2011; totem n°25

Sukkwan Island, Gallmeister, 2010; totem n°12; Folio n°5451

David Vann

UN POISSON
SUR LA LUNE

Roman

Traduit de l'américain
par Laura Derajinski

Collection
AMERICANA

À ma belle-mère, Nettie Rose

Titre original: *Halibut on the Moon*

Copyright © 2018 by David Vann
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2019,
pour la traduction française

ePDF ISBN 978-2-404-00974-2
ISSN 1956-0982

Photo de l'auteur © Diana Matar
Illustration de couverture © Owen Gent
Conception graphique: Valérie Renaud

L'AVION amorce sa descente mais San Francisco est invisible, rien que des nuages et de la pluie qui se referment sur l'aile, de la pluie à des centaines de kilomètres/heure, rien qu'une entité horizontale, qui ne tombe pas, qui n'a rien d'assez léger pour tomber. Une pression terrifiante, insistante, paniquée, qui disparaît et réapparaît, provenant d'une source terrible, le souffle d'un dieu en colère.

Jim attend et espère, mais quoi ?

Les turbulences se confondent avec les mouvements de l'avion, semblent naître de l'intérieur, comme si, d'une secousse, l'aile tentait de se débarrasser de quelque chose, mais c'est un infime mouvement dans la plus énorme des rivières, un courant irrésistible. La peau va s'arracher, l'aluminium peler et s'enrouler.

Puis les vagues apparaissent en contrebas, les sommets moutonneux, l'écume dans l'eau d'un brun boueux. Tout en lignes fines, ordonnées, pas les vagues d'un océan mais des vagues soulevées de force par un vent né ici même, des nourrissons de vagues âgés de quelques minutes seulement, atteignant déjà leur taille adulte, déferlantes, projetées à cinq cents mètres du rivage où elles se sont formées. Notre mouvement s'effectue dans une seule et unique direction, il n'y a jamais de retour.

Jim attache sa ceinture en prévision de l'atterrissage mais pourquoi ? Des bouées jaunes, les pierres d'une digue.

La piste apparaît sous eux, encadrée d'herbe, ils touchent le sol, s'élèvent à nouveau, un instant de refus qui demeure suspendu et pourrait durer une éternité, mais ils se posent, sont propulsés de tout leur poids, tandis que la poussée du moteur est inversée et que les freins adhèrent à la piste, puis tout est ralenti et tous les motifs de l'air sont brisés, et la pluie tombe à nouveau à la verticale.

C'est son frère qui l'attendra. Doug. Son frère cadet, et désormais son tuteur. Jim, devenu un être fragile.

Un homme en ciré jaune agite des bâtons lumineux afin de diriger l'avion. Personne autour de lui, le tarmac à perte de vue.

Un ultime freinage au niveau de la porte du terminal, et dans cet instant de propulsion, dans ce dernier élan, tous les passagers se lèvent à l'unisson, éjectés de leurs sièges, tous sauf Jim. Il a manqué un signal. Il serait prêt à rester là un peu plus longtemps. Il ne sait pas du tout quoi dire à Doug, et il sait que Doug ne saura pas non plus. Venu escorter son frère aîné jusque chez le psy. Ce dernier les a avertis, Jim ne doit pas rester seul.

Quand tout le monde est parti, il se lève et récupère sa valise dans le compartiment à bagages. En cuir brun, lourde, elle contient un revolver, un Rugger .44 Magnum, le même utilisé par Dirty Harry. Légal à bord de l'avion, tant que les cartouches se trouvent dans un bagage en soute. Séparer ses armes de ses munitions. Encore un conseil du thérapeute.

Il est le dernier à sortir, et Doug est la seule personne qui reste à attendre à la porte, debout sur une fine moquette grise. Un hochement de tête quand il le reconnaît, un certain soulagement. Une étape franchie, son frère livré indemne depuis l'Alaska. Tout le monde s'accorde sur le fait que l'Alaska est néfaste pour Jim, qu'il l'a toujours été. Surtout cet hiver, à vivre seul dans une nouvelle maison perchée sur

une crête, loin de tout voisin, dans l'obscurité des abords de l'Arctique.

— Prêt? Paré? Préparé? demande Doug, leur code, quand ils chassaient, pour savoir si l'autre était prêt, comme s'ils étaient sur le point de sortir à l'aube en direction des clairières de basse altitude, l'un au volant et l'autre debout sur le plateau du pick-up, un fusil à la main.

Doug paraît nerveux et si jeune, trente-trois ans, six ans de moins que Jim. Mais plus grand, et Jim n'arrive pas à s'y faire. Doug était l'éternelle crevette, plus petit que tous les autres élèves de sa classe, assez rapide pour faire partie de l'équipe de basket, mais minuscule et mince, et puis à Chico, à l'université, il avait grandi. La poussée de croissance la plus tardive qu'on ait jamais vue, et voilà qu'il faisait plus d'un mètre quatre-vingts, les épaules carrées et le torse large à force de fendre son bois et de bâtir sa maison de ses propres mains, et d'entraîner l'équipe de basket du collègue.

— Prêt comme jamais, dit Jim.

Ils se dirigent en silence vers la zone de retrait des bagages, les allées sont presque désertes. Quand ils arrivent, les valises sont déjà sur le tapis et les gens les empilent sur des chariots, beaucoup de glacières scellées par du scotch, des boîtes en polystyrène remplies d'aliments congelés, tout le monde rapporte du flétan à cette époque de l'année, mi-mars, pas de saumon. Une correspondance par Seattle, mais tout de même, la plupart des passagers sont avec lui depuis Anchorage. Il ne savait pas qu'autant de gens en Alaska avaient de la famille en Californie. Il avait embarqué à Fairbanks, un petit avion, à peine une dizaine de personnes à bord. Seulement trente mille habitants à Fairbanks, la deuxième ville d'Alaska. L'avant-poste de l'obscurité et du froid, si loin de tout que c'en est difficile à imaginer. Chaque lumière jaillit à la verticale vers les cieux, à cause du brouillard glacé. On dirait que tout est éclairé de faisceaux célestes.

Il attrape son sac en toile verte, un sac militaire, mou, à peine plein au tiers de sa capacité. Le seul passager à ne pas avoir rempli entièrement son bagage, et qu'est-ce que ça veut dire ? Devrait-il se montrer plus attaché aux objets et transporter plus de choses avec lui ? Cela pourrait-il l'aider ? Il a ses munitions, à présent, une boîte entière à moins de trente centimètres du Magnum. Il devrait se montrer moins attaché au revolver, y penser moins. Ça, au moins, il le sait.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demande Doug tandis qu'ils arpentent le couloir souterrain jusqu'au parking.

— Hein ?

— Tu grimaces.

— Ah bon ?

— Tu as mal quelque part ?

— Ouais, j'imagine que oui. (Il remarque alors la spirale qui monte depuis son œil droit, une piste de douleur.) Une migraine sinusale, elle est presque permanente, ça empire après un vol.

— Tu ne peux pas te faire opérer, pour être un peu soulagé ?

Jim est dentiste, il sait exactement à quel point une telle intervention serait brutale, il en connaît les risques, il sait que le chirurgien se mettrait à déconner dès que Jim serait sous anesthésie, qu'il raconterait des blagues en découpant des morceaux à l'intérieur de sa tête, juste assez près du nerf optique pour provoquer une cécité définitive, juste assez près du cerveau pour le transpercer.

— Tu ne peux pas te contenter de faire le dur. Tu dois aborder ce problème sous tous les angles, et mettre un terme à la souffrance physique en fait partie.

Jim s'arrête et regarde son frère. Un beau visage, bien plus beau que le sien avec ses cheveux clairsemés et sa mâchoire fuyante, ses joues flasques, ses yeux que l'insomnie a cernés de noir. Doug n'affiche rien de tout ça. Pas

de rides, rien qu'une peau jeune, saine, des yeux clairs, des cheveux blonds et ondulés, longs, presque aux épaules. Encore célibataire, chaque fois avec une fille différente, bien que sa copine actuelle, Mary, soit là depuis un moment, alors qui sait. Mais Jim jalouse son frère cadet, pas seulement sa jeunesse ni son allure ni les femmes, mais sa simplicité, aussi. Il ne stresse jamais, pour rien. Il s'est toujours senti libre de boire des bières, de sortir avec ses amis sans se laisser inquiéter par l'argent ni les cours ni sa famille ni son travail. Jim n'avait jamais bu, ne pouvait jamais sortir avec ses amis, il s'inquiétait sans cesse de tout, il avait eu un emploi chez Safeway pendant toutes ses années de lycée et d'université, il allait à l'église, il avait épousé la deuxième femme qu'il avait fréquentée, il avait divorcé, s'était remarié presque aussitôt, avait divorcé une fois encore. Qu'est-ce qui faisait que Jim était ainsi, et que Doug était différent ?

— Tu as bonne mine, dit Jim. Tu as l'air heureux et en bonne santé.

— Merci, dit Doug. Mais c'est de toi qu'il est question, aujourd'hui.

— Ça aiderait peut-être s'il n'était pas question de moi.

Ils se dévisagent à présent, le plus long contact visuel de toute leur vie, sans doute. Très étrange, étrangement vide. Jim n'éprouve rien en plongeant les yeux dans ceux de son frère, à part que c'est curieux. Des yeux bleus teintés de jaune ou d'or. Doug, le gamin doré. Jim se sent sur le point d'éclater de rire.

— OK, dit Doug en détournant le regard.

Ils reprennent leur marche.

De l'euphorie, c'est ce que Jim ne cesse d'éprouver, plusieurs fois par jour. Il la sent qui se forme à présent, une couche de protection à l'intérieur. Sans fondation, sans direction particulière, comme d'être assis dans de la soupe.

Pourquoi les gens pensent-ils être capables de contrôler leurs émotions ?

— Je t'ai admiré toute ma vie, dit Doug tandis qu'ils marchent. J'ai besoin de retrouver mon grand frère. Il faut que tu te ressaisisses.

Jim s'esclaffe, un rire grave et sincère. Un rire qui laisse échapper une sonorité réelle. Une sensation physique réelle.

— Je suis là, dit-il. Tout ira bien.

Le chemin est long jusqu'au pick-up de Doug. Un vieux véhicule d'un brun rouillé.

— Tu devrais t'en acheter un nouveau.

— Il n'a que douze ans. C'est un 68. Il roule encore.

— Mais tout juste, non ? C'est un Dodge. J'en sais quelque chose. Mon Suburban tombe en rade toutes les deux semaines. Les Chevy, c'est pareil que les Dodge, non ?

— Hein ? Non, c'est pas pareil.

Jim doit enfourner ses bagages entre eux sur la banquette, à cause de la pluie. Et il trouve que Doug a dit quelque chose de drôle. Tu ferais mieux de te ressaisir. Des menaces, parce que ça va l'aider, c'est bien connu.

Ils s'engagent sur la Highway 101 en direction du nord, ils longent l'eau. Des vagues blanches et agitées, mais si dociles. Pas de zone de fetch ici, l'eau peu profonde, partout le long du rivage. Doug et lui avaient été pêcheurs professionnels pendant un an sur un bateau que Jim avait construit lui-même, une embarcation de vingt mètres en aluminium. Son rêve à lui pour échapper au métier de dentiste.

— Ça n'a rien à voir avec ce qu'on a pu connaître, hein ? dit-il. Les vagues.

— Ouais. On a vu des sacrées vagues, c'est sûr.

— J'ai cru qu'on allait couler, cette fois-là dans le détroit.

— Ouais. Moi aussi. Ça craignait vraiment.

Ils pêchaient le flétan à la palangre dans un détroit entre les îles aléoutiennes, en bordure de la mer de Béring, et la ligne

s'était accrochée au fond. Mais les vagues montaient à dix mètres, violentes, et la ligne les rivait au fond marin, quelque chose d'incroyable. Dès qu'une vague s'élevait sous eux, ils étaient comme aspirés en elle, une pression incommensurable.

— Tu sais, ça ressemble un peu à ça, dit Jim. La dépression, les creux. C'est un peu comme quand notre bateau était retenu, et à mesure que tout s'élève autour de toi, la pression ne fait qu'augmenter. C'est un peu comme ça. La description n'est pas parfaite, mais c'est quelque chose que tu as déjà connu. Tu t'en souviens ?

— Je m'en souviens. Mais un sentiment à l'intérieur de soi, ce n'est pas comme ça.

— Oh, c'est bien pire. Bien plus fort. Une vague de dix mètres, à côté, ce n'est rien. Quelques dizaines de tonnes d'aluminium maintenues par une vague, c'est léger, en comparaison.

— C'est ça, le problème. L'auto-apitoiement. Il faut que tu tournes la page. L'auto-apitoiement, c'est une voie qui descend sans fin.

— Il y a une fin.

— Ne parle pas de ça.

— C'est pas ce que je suis censé faire ? En parler ?

Doug conduit, les deux mains sur le volant. La pluie soufflée en rafales blanches sur la route, les voitures projetant des éclaboussures en tous sens. L'océan disparaît et réapparaît sans cesse, il fait si sombre que les feux arrière des voitures sont allumés même en plein jour.

— J'ai envie de parler, dit Jim. J'en ai envie maintenant. Je me sens plutôt bien. Je suis resté seul dans cette maison trop longtemps, à discuter avec Jeannette au téléphone et personne d'autre.

— Je t'ai appelé.

— Ouais, quelques appels de toi et d'une poignée d'autres, mais pas de quoi remplir mes journées. Les

conversations les plus longues, c'était avec elle. Elle m'aide à planifier mes journées, à m'organiser pour les traverser, pas à pas.

— Elle est toxique. Il faut que tu gardes tes distances.

— C'est moi qui ai déconné.

— Elle n'apporte que des ennuis.

— Ah, Jeannette, Jeannette, Jeannette. Qui est-elle vraiment? Vous l'aimiez pourtant bien, à notre mariage.

— C'est pas compliqué. Elle n'apporte que des ennuis.

— Mais si, c'est compliqué. Elle peut prendre une centaine d'apparences différentes. Elle est chaque poisson de la mer en même temps.

— Ne commence pas à parler comme si t'étais dingue.

— Mais je suis un peu dingue, non? Si je pense au suicide et que j'ai besoin d'un psy, et que j'ai besoin que tu m'y accompagnes? Si je conduis, je risque de faire une embardée dans la circulation à contresens, ou d'emprunter la Highway 1 et me précipiter au bas d'une falaise. Alors autant profiter de la liberté que ça apporte. Parce que si tout le monde me croit dingue, alors je peux dire ce que je veux. Et je te dis que Jeannette n'est pas celle que vous imaginez, tous. Elle est bien mieux, et plus encore. Elle est plus forte que n'importe lequel d'entre nous. Sa mère vient de trouer son mari d'un coup de fusil, en plein milieu de leur salon alors qu'il essayait de s'enfuir. Elle lui a tiré dans le dos à environ trois mètres, et puis elle s'est tuée au pistolet. Sans la moindre hésitation.

— C'est sans doute mauvais pour toi, de penser à tout ça.

— Mais non. Il n'y a aucun endroit où je sois en sécurité. Toi et Maman et Papa, vous pensez qu'il existe un endroit où je puisse être en sécurité.

— Eh bien, t'éloigner d'elle, ça serait un bon début. Et nous rendre visite, aussi.

— Vous êtes tous bien plus dangereux qu'elle.

— Arrête.

— C'est pour ça que vous êtes plus dangereux qu'elle. Parce que vous n'êtes pas honnêtes. Elle, elle est honnête, et bien plus forte. Il y a moins d'un an, elle a perdu ses parents comme ça, et maintenant elle est là, elle m'aide à traverser les journées, elle m'aide à faire des projets, même s'il ne m'est jamais rien arrivé dans la vie. Elle est où ma grande tragédie pour justifier le fait que je sois tellement paumé aujourd'hui ?

Ils arrivent en ville. Un idiot a fait en sorte que la 101 traverse San Francisco sur la plus longue distance possible, une cinquantaine de feux de circulation.

— J'aimerais aller voir une prostituée, dit Jim.

— Vaut mieux pas, du moins pas ici.

— Tu allais dans le Nevada, c'est ça ?

— Ouais, mais c'est différent, et c'est légal. Ils ont construit une ville entière à l'ancienne, avec des trottoirs en bois et des rues en terre. Ça paraît très réel. Des saloons, des robes à crinolines et du whiskey dans des putains de vieilles bouteilles. Ils ont même changé les bouteilles.

— J'ai envie d'y aller. Il faut que je voie ça avant de mourir, alors il faut qu'on fasse ce voyage.

— Ne parle pas comme ça.

— Je suis censé parler. Tout le monde veut que je parle, et puis d'un coup, on ne veut plus que je parle. J'explique à mon frère que je voudrais qu'il m'emmène dans une ville de l'Ouest sauvage où je pourrais porter mon flingue et baiser avec des putains. J'ai envie de me sentir libre. Je n'ai jamais rien fait de ce genre. Et qu'est-ce que ça peut foutre, maintenant, si je chope une maladie qui me ferait tomber la bite ? Peu importe.

Doug ne réagit pas. Il serre juste le volant, les articulations blanchies, il scrute la voiture de devant, s'arrête et repart, s'arrête et repart.

— Ce serait si simple, dit Jim. Ce serait si simple, à n'importe quel moment, et imagine à quel point une journée est longue, combien de moments il y a dans une seule journée, et les nuits sont encore plus longues. Il n'y a personne, la nuit. Rien que moi.

— S'il te plaît, dit Doug d'une voix suppliante, désespérée. Essaie, s'il te plaît. Je sais que tu peux redevenir celui que tu étais.

— Je suis désolé, dit Jim. Je ne cherche pas à te blesser. Mais celui que j'étais n'existe pas. Je n'ai aucune personnalité à retrouver. C'est ça que les gens ne comprennent pas. Je n'ai pas de personnalité. Je ne suis personne.

Une sorte de grognement s'échappe alors de Doug, un son de désespoir, impossible à nommer.

— Je suis désolé, dit Jim, mais Doug semble désormais incapable de réagir.

Étrange vraiment. Dans ce moment de vulnérabilité, Jim va devoir s'occuper de chaque membre de sa famille. Il va devoir rassurer, mais que pourrait-il y avoir d'autre que le déni en guise de réconfort ? Seule Jeannette sait être franche avec lui. La vérité pure et simple, ce qu'elle a toujours aimé, et ce dont il a toujours eu peur, bien qu'une fois tombé très bas, la peur finisse par s'effacer aussi. La peur existe seulement quand il y a quelque chose à sauver.

— J'ai réfléchi, au sujet de Papa et Maman, dit Jim. Je sais que tu ne veux pas que je parle maintenant, mais je vais quand même parler. J'ai réfléchi à mon intime conviction de n'être qu'une merde, de ne pas être assez bien, et je me demande d'où ça vient. Ça doit venir d'eux. Je n'ai pas pu naître comme ça. Je me dis que ça doit venir de la religion de Maman, plus que de n'importe quoi d'autre, de m'entendre répéter encore aujourd'hui que je dois accepter dieu dans ma vie. Parce que mon problème, c'est que je n'ai pas dieu dans ma vie. Donc qu'est-ce que je suis censé faire ?

— Tu as bientôt quarante ans. Arrête d'aller à l'église. Ne les accuse pas.

— Je ne vais pas à l'église, c'est bien ça le problème. Au fond de moi, je crois que tant que je ne vais pas à l'église et que je n'ai pas la foi, je ne suis pas quelqu'un de bien.

— C'est ton problème à toi. Ne les accuse pas.

— Pourquoi tu les protèges ? Ils sont suicidaires ? Ils ont besoin qu'on les prenne avec des pincettes, maintenant ?

— Bon, et qu'est-ce que Papa a à voir là-dedans ?

— Il a juste attendu de moi que je travaille, parce qu'on avait attendu de lui qu'il travaille, et il voulait que je sois dentiste comme lui, mais il sait que je ne suis rien, tout comme il n'est rien.

— Tu n'es pas rien. Tu as tellement d'argent que c'en est ridicule. Je suis prof. Je peux t'en parler, moi, de ne rien avoir.

— Mais tu voulais devenir prof. C'est ça, la différence. Je ne voulais pas devenir dentiste, et Papa non plus.

— Eh ben, change, alors. Fais autre chose.

— Mais il y a une histoire de dignité, et c'est un truc bizarre. J'ai pêché de façon professionnelle parce que j'aimais les bateaux et la pêche. C'était un rêve. Mais quand ça n'a pas fonctionné, la seule chose que j'ai su faire, ça a été de revenir à mon boulot de dentiste, parce que tout le reste manquait de dignité. Ça m'obligerait à faire un grand saut vers le bas. Je ne peux pas.

— Personne ne te met un flingue sur la tempe.

— Non, à part moi-même.

Doug ne répond pas à ça. Ils traversent à présent le Golden Gate, des voies étroites, de l'eau projetée par les camions éclabousse le pare-brise, tout est dissimulé puis revient en lumière, l'acier rouge et la lumière rouge, et tout est submergé à nouveau.

— J'ai réfléchi à notre héritage, dit Jim. Il y a un chef indien qui porte mon nom, Jim Vann, et un autre le nom

de mon fils, David Vann, et même le nom de Papa remonte à loin. Il y a d'autres Roys, bien qu'ils utilisent le nom en entier, Royal. Et je ne parle pas que des chefs cherokees, mais aussi plus loin dans le passé, il y a les Vanes de Raby Castle en Angleterre, l'un d'eux a accepté la capitulation d'un roi français, on lui a donné un gantelet doré, et puis Henry Vane, je crois que c'était son nom, le gouverneur du Massachusetts quand c'était encore une colonie, qui a contribué à fonder Harvard, mais qui s'est fait décapiter plus tard, à son retour en Angleterre, et on a un pirate célèbre, aussi, Charles Vane, et des chevaliers médiévaux, et on a même des liens familiaux avec Roy Rogers. J'ai grandi en pensant qu'on n'était personne, qu'on descendait de simples fermiers parce que Papa n'avait jamais rien dit, et puis je découvre qu'on a toutes ces nobles origines, et je commence à me demander s'il n'y a pas quelque chose en moi qui sait qu'on a échoué, qu'on est tombé trop bas aujourd'hui, qu'on ne pourra jamais être satisfait.

— C'est ridicule.

— Tu peux expliquer comment ton esprit a été fait ? Tu peux dire d'où viennent tes pensées, d'où vient ta personnalité, pourquoi tu es comme tu es, et pas les autres ?

— Je n'ai pas besoin de savoir. Je suis comme ça, c'est tout.

— Super. Franchement. C'est la chose la plus saine, la plus parfaite qu'on puisse souhaiter être. J'aimerais être comme ça, moi aussi. Je suis content pour toi, et j'espère que tu pourras rester ainsi. Même s'il m'arrive quelque chose, toi, il faut que tu restes comme ça, parce que ça vaut plus que tout au monde.

Sausalito et Marin, San Rafael et une demi-douzaine de villes s'étendent au nord du pont, toutes aisées mais aux airs de taudis. Des lieux déserts, chaque endroit désormais désert aux yeux de Jim. Il se rend compte qu'il ne voit pas

clair. Enveloppé dans la pluie et l'écume et la couverture basse des nuages, mais ce n'est qu'une distorsion mineure.

— Tout paraît différent, dit Jim. Je pensais ressentir cette euphorie, qu'elle durerait un peu, au moins jusqu'à ce qu'on arrive à Santa Rosa, mais c'est déjà effacé, et chaque maison, chaque bâtiment me semble déprimant et petit et insoutenable, et toute la Californie étriquée, et le ciel est trop bas. C'est vraiment comme ça, comme si tout avançait vers moi mais ne m'atteignait jamais.

— Mais peut-être que tu vas bien, en fait, à parler autant de ce que tu vois et de ce que tu ressens. C'est censé être bon signe, non? On m'a plutôt demandé de me méfier des moments où tu ne parles pas du tout.

— Ouais. Je pense que tu as raison. Peut-être que quelque chose s'est modifié. Je ne sais pas.

— Bon, on le découvrira bien assez tôt. On arrive chez le psy d'ici trente ou quarante minutes.

— Le psy n'apporte pas grand-chose. S'il était présent lors de mes derniers instants, il prendrait des notes sur ma manière de tenir mon arme. Pourquoi fermez-vous un œil alors que vous braquez le canon sur votre tempe? Qu'est-ce que cela signifie? Avez-vous toujours éprouvé un sentiment d'insécurité? Quand cela a-t-il commencé? Quand avez-vous fermé cet œil pour la première fois?

— Arrête! hurle Doug.

Le volume surprend Jim, la soudaineté aussi.

— Putain, OK. Pardon, petit frère.

Alors Jim essaie d'être un bon citoyen: il reste assis de son côté de la banquette et ne dit rien, il ne pense rien, il ne s'interroge ni sur la source, ni sur le sens. Impossible d'expliquer comment les pensées ont commencé, de toute façon, comment le désespoir a commencé, comment Jim en est arrivé là, maintenant. Il observe le paysage qui se déploie, les collines vertes et les prés constellés de larges

chênes, des savanes de chênes, voilà comment ça s'appelle, bien que le terrain ait été déboisé par l'homme. Qui sait à quoi il ressemblait plusieurs siècles auparavant, qui sait s'il s'agissait d'une vallée dégagée ou densément boisée? Tout est vert, en ce moment, la plus jolie période en Californie, avant que la scène ne vire au brun.

Et la Cherokee qu'avait épousée son ancêtre, qu'en était-il de ses parents ou de ses grands-parents à elle? Une des branches généalogiques devait remonter à l'âge de pierre, aux cueilleurs et aux chasseurs, si récents par ici, une bulle d'histoire. Vivant à l'autre bout du pays, sur la côte Est en Virginie, mais une vie similaire, à pêcher et à chasser, à cueillir les plantes endémiques. Pas de psy, pas de voiture ni de routes, un rite de passage à chaque étape de la vie, et toujours un sentiment d'appartenance. Aurait-il été suicidaire à l'époque, ou est-ce seulement ici et maintenant que son équation se résout ainsi? Peut-on penser au suicide quand on doit se préoccuper chaque jour de trouver à manger?

Jim aimerait remonter dans le temps, il a toujours voulu le faire. Il aime chasser et pêcher, et à une époque, les ressources existaient en abondance. C'est ce qu'on a vu en Alaska dans les années 1970, cette perte inestimable, tous les grands flétans disparus du sud-est en une décennie à peine, et bientôt le tour du saumon. Jim ne veut rien de ce que la vie moderne a à offrir, il veut juste que les gens disparaissent et que la terre retrouve son faste d'antan, et il remonterait deux cents ans en arrière, ou cinq cents ans, aussi loin qu'il le faudrait.

Le docteur Brown, son psy, l'a encouragé à réfléchir à ce à quoi pourrait ressembler cette existence plus libre. S'il n'était pas obligé d'être dentiste, s'il n'avait pas besoin de Jeannette à ce point, s'il pouvait la laisser partir, s'il décidait de ne plus s'inquiéter des trois cent soixante-cinq mille dollars qu'il doit au fisc, mille dollars par jour sur une année entière?

C'est une dette dont il ne se débarrassera jamais, mais il pourrait partir, lui. Son passeport est encore valide. Le fisc ne lui a pas interdit de quitter le pays. Et s'il roulait jusqu'au Mexique, ou qu'il s'envolait pour l'Asie, ou l'Afrique, un endroit où il pourrait vivre à peu de frais, en retirant la totalité de son argent en liquide avant de partir ? C'est possible. C'est vraiment possible. Mais il se voit quelque part dans une chambre, seul, invariablement seul. Il ignore comment un départ peut devenir une vie, comment elle peut se remplir de gens. Les gens qui se trouvent déjà auprès de nous ne sont-ils pas les seuls que nous aurons jamais ? Notre famille n'est-elle pas ce qui nous donne forme, pour toujours, et la femme qu'on aime aussi ?

— Je ne pourrais jamais quitter mes enfants, dit-il, puis il se rend compte qu'il a parlé à voix haute.

— Quoi ? demande Doug.

— Pardon.

— Comment ça, quitter tes enfants ?

— Un truc que m'a dit le docteur Brown, que je pouvais tout simplement m'en aller, partir au Guatemala ou en Afrique et ne jamais revenir, changer de vie, mais il faudrait que je revienne voir David et Cheryl. Je ne pourrais pas les abandonner pour toujours. Ni toi, ni Papa, ni Maman, ni Ginny, ni Jeannette. Je ne peux pas me contenter de partir.

— Ben ouais. Tu as besoin de nous pour t'aider à traverser tout ça. C'est nous qui t'aimons vraiment. Il faut que tu laisses ta famille t'aider.

— Je crois qu'il cherchait à dire que ma famille est en réalité ce qui me tue. Et mon boulot, et tous les trucs de mon quotidien actuel. Ce n'est pas de votre faute, mais c'est comme ça. Peut-être que m'éloigner de vous est mon unique chance.

— Il ne peut pas te dire des choses pareilles.

— Mais si.

— Il ne peut pas te conseiller de nous quitter.

— Un psy n'est pas là pour préserver ce qui existe. La plupart des gens l'ignorent. Les pys essaient seulement de libérer l'individu. En quelque sorte, le suicide correspond bien à leur démarche. Il veut me libérer de ce qui provoque une certaine pression, notamment tout ce qui est en moi, alors il devrait me laisser faire. Toute la douleur, toute la souffrance disparues pour toujours.

— S'il te recommande le suicide, dis-le-moi et je me charge de l'étrangler de mes propres mains.

— Il ne le recommandera pas. Mais il est prêt à me conseiller d'abandonner toute forme de lien social ou professionnel, de quitter ma famille et mes responsabilités. C'est comme balancer toutes les saloperies trop lourdes par-dessus bord quand le bateau coule.

— Le bateau continuera de couler, parce qu'il y a un trou quelque part. Ils ne coulent pas parce qu'ils sont trop lourds, à moins que la charge soit mal équilibrée et que le navire tangué.

— C'est vrai.

— Je crois que tu penses plutôt aux avions qui doivent larguer leur cargaison quand ils manquent de carburant.

— C'était juste une métaphore.

— Oui, bon.

Puis il se met à penser à Jeannette, juste comme ça, son frère a fait diversion pendant environ quarante minutes avant qu'elle ne reprenne le dessus. Il a envie de la voir, tout de suite. Il pense à elle, il l'imagine de derrière, enfoncé profondément en elle, l'empoignant par les cheveux, et il a déjà la trique. Il se branle environ cinq fois par jour, désormais, bien qu'on l'ait averti que la sur-stimulation sexuelle soit un indice de la fin proche, une façon de rendre cette fin tolérable.

Il regarde par la vitre passer afin que rien ne transparaissent sur son visage. Est-ce que les autres le savent, quand on est en train de penser au sexe ?

Se trouver là dans le pick-up est insoutenable. Il se sent prisonnier d'un carcan de plomb, plaqué contre le fond. Il n'a rien à dire à son frère. Il a juste envie de baiser. Si ce n'est pas Jeannette ce soir, il trouvera quelqu'un d'autre. Elle doit être en train de baiser avec son nouveau mec, Rich. Un loser de Konocti sans argent qui s'appelle Rich, ridicule, mais il possède ce que Jim convoite. Un sac à merde qui n'a jamais travaillé dur dans la vie, mais qui s'est trouvé au bon endroit, au bon moment. Aucune justice en ce monde, aucune récompense pour ceux qui agissent bien, et encore moins pour ceux qui se montrent plus intelligents. Les pensées ne sont qu'une malédiction. Il voudrait le cerveau de son frère, qui ne pense à rien quand il boit sa canette de bière, qui se sent étrangement heureux sans raison, qui ne s'interroge jamais, pas la moindre réflexion sur sa propre existence.

— Tu gémis, dit Doug. Ou tu grognes, ou un truc comme ça. Un son rauque. Tu as conscience que tu fais ça ?

Jim pivote et scrute le paysage par le pare-brise. S'il voulait se cacher, c'est loupé.

— Non. Je n'en ai pas conscience.

— Ça t'arrive souvent de ne pas avoir conscience de ton apparence ou des sons que tu émetts ?

— Comment je le saurais ? Réfléchis un peu à ta question.

— Mais les autres l'ont remarqué, autour de toi ?

— Quels autres ? Je vis seul là-bas, tu te souviens ? Je n'ai même pas de meubles. Rien que deux chaises et une table de jeu pliantes. Je ne vais plus au boulot. Je pourrais gémir toute la journée que personne ne s'en rendrait jamais compte.

— Tu ne peux pas retourner là-bas.

— C'est là-bas que je vis. J'y ai ma nouvelle maison. Je viens de la faire construire.

— N'y retourne pas.

— L'élan. C'est le mot le plus important de nos existences. Il faut qu'on suive notre propre élan, même en sachant que ce qui nous attend n'a rien de bon. On ne peut pas lutter. C'est comme essayer de nager à contre-courant. Si tu te débats, tu te retrouves dans le mauvais sens, et c'est encore plus difficile de voir ce qui t'arrive dessus.

— C'est la pire connerie que tu aies dite depuis le début.

— Ah oui ?

— Il n'y a pas de courant ni de rivière. Et ce n'est pas toi. Il faut que tu redeviennes celui que tu étais avant.

— Mais si, c'est moi.

— Je connais mon frère. Je l'ai connu toute ma vie, d'aussi loin que remontent mes souvenirs, et je sais qu'il rit, qu'il blague, qu'il s'amuse, qu'il aime chasser et pêcher, qu'il ne se laisse pas submerger par la pression. Mais il est allé à l'université, il a rencontré Lorraine et il a commencé à ressentir la pression, celle de se marier, de subvenir aux besoins de sa famille, et il est allé à l'école pour devenir dentiste, aussi, à l'époque où il était à San Francisco. Il s'est passé quelque chose pendant ces deux années. Et puis tu t'es engagé dans la Navy à Adak, et ça t'a poussé encore un peu plus loin. Ensuite, tu as eu un fils, et je crois que ça t'a rendu heureux, mais à la naissance de ta fille tu as trompé ta femme, tu as brisé ta famille, et ça t'a entraîné plus profond encore, tu t'es senti coupable, et alors tu as rencontré Jeannette, et elle a été pire que tout. Elle t'a fait plonger plus loin encore que les autres. Il n'y a aucun mystère dans ce qui s'est passé, ni quand ça s'est passé, et il n'y a pas d'élan, non. Il n'y a que des mauvais choix et tu peux t'empêcher de faire des mauvais choix. Ne retourne

pas en Alaska, et ne revois plus jamais Jeannette. Reste en Californie, installe-toi avec moi, retourne à l'université pour obtenir un diplôme, deviens prof si c'est ce que tu veux. Vois ta famille davantage. Il faut que tu sois avec nous, et tout ira bien. Vois tes enfants plus souvent. Là où j'habite, à Sebastopol, c'est à vingt minutes à peine de chez eux. Tu pourrais les voir tout le temps.

— Qu'est-ce qui est si mauvais, chez Jeannette ?

— C'est tout ce qu'elle te fait. Elle te rend si malheureux. Je ne sais pas comment elle s'y prend.

— Elle me fait voir qui je suis vraiment.

— Ce n'est pas toi, c'est seulement l'homme que tu es en présence de Jeannette.

— Ça va faire trois mois que je suis là-bas et je n'ai vu aucun de vous, même pas elle. Alors c'est l'homme que je suis, en présence de moi-même.

Doug ne répond pas, aussi Jim se tourne-t-il à nouveau vers la vitre. Des champs, surtout, dans la région au sud de Santa Rosa. Des terres agricoles. Petaluma, une toute petite ville, vraiment. Il imagine toujours la Californie surpeuplée, envahie de gens, mais c'est faux. Il reste encore beaucoup de lieux sauvages. Pas comme en Alaska, certes, où, en partant dans le bon sens, on peut marcher cinq cents miles sans jamais voir la moindre route balisée.

La base de chaque décision, jamais solide. Il a quitté la Californie car c'était trop peuplé, que la chasse et la pêche n'y étaient plus bonnes, mais la pêche commence aussi à s'amenuiser en Alaska, et s'il passe le plus clair de son temps à Fairbanks, il habite donc en ville avec des gens. C'est tout comme habiter en ville avec des gens n'importe où ailleurs.

Doug est convaincu que tout est clair, mais rien n'est clair, aucun instant de son histoire. Jim ignore pourquoi il a choisi chaque fois d'agir ainsi. Toutes les décisions prises en conscience qui apparaissent plus tard tout sauf conscientes.

— C'est la vérité, dit-il à voix haute. On croit savoir ce qu'on fait, et pourquoi, mais on ne sait rien.

— Le plus important à retenir, c'est que tu n'as pas les idées en place, en ce moment. Rien de ce que tu penses actuellement n'est la vérité. Tu souffres, et ça déforme tout. Tu es comme une boussole à côté d'un aimant. Alors ne fais confiance à rien de tout ça. Fais simplement confiance à ta famille. On va t'aider à passer le cap.

DERNIÈRES PARUTIONS

Whitney Terrell, *Le Bon Lieutenant*
James Carlos Blake, *Handsome Harry*
Katharine Dion, *Après Maida*
James Crumley, *La Danse de l'ours*
John Gierach, *Sur la tombe du pêcheur inconnu*
William Boyle, *Le Témoin solitaire*
Benjamin Whitmer, *Évasion*
Lea Carpenter, *Onze jours*
S. Craig Zahler, *Les Spectres de la terre brisée*
Julia Glass, *Une maison parmi les arbres*
Tom Robbins, *Tarte aux pêches tibétaine*
Keith McCafferty, *Meurtres sur la Madison*
Christa Faust, *L'Ange gardien*
Emily Ruskovich, *Idaho*
Jon Bassoff, *Les Incurables*
Pete Fromm, *Mon désir le plus ardent*
Craig Johnson, *Tout autre nom*
Gabriel Tallent, *My Absolute Darling*
Jake Hinkson, *Sans lendemain*
Luke Mogelson, *Ces morts heureux et héroïques*
Jim Lynch, *Face au vent*
Samuel W. Gailey, *Une question de temps*
Trevanian, *L'Été de Katya*
John Gierach, *Une journée pourrie au paradis des truites*
S. Craig Zahler, *Une assemblée de chacals*
David Vann, *L'Obscure Clarté de l'air*
William Boyle, *Tout est brisé*
Wallace Stegner, *L'Envers du temps*
Peter Farris, *Le Diable en personne*
Emily Fridlund, *Une histoire des loups*
Mike McCrary, *Cobb tourne mal*
Larry McMurtry, *Lune comanche*

Retrouvez l'ensemble de notre catalogue sur
www.gallmeister.fr

CET OUVRAGE A ÉTÉ NUMÉRISÉ PAR
ATLANT'COMMUNICATION
AU BERNARD (VENDÉE).